

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 25

Artikel: Lè dou que font écrire l'ân z'annoncès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

agréable satisfaction à la pensée que dans quelques semaines cette eau prendra le chemin de la capitale, distante de 30 kilomètres, et où elle arrivera 8 1/2 heures après, parcourant ainsi un mètre par seconde.

Le docteur X., qui avait un verre dans sa poche, le remplit pour apporter au grand jour cette eau qui sort du sol fraîche, limpide et filtrée naturellement. Il la but, la trouva excellente, et, songeant au plaisir avec lequel elle serait accueillie par les Lausannois, peu habitués jusque-là à l'eau transparente, s'écria en levant son verre : « Ce sera là pour moi un terrible concurrent. »

On assure, du reste, que c'est en prévision des heureux effets qu'on attend des eaux de Montreux et de l'abondante consommation qui en sera faite, que la Section de police a renoncé, depuis quelque temps déjà, à la ronde de 11 heures dans nos établissements publics.

Si nous remontons près de Sonzier, l'attention ne tarde pas à être attirée par le bruit d'une forge et celui d'une puissante machine à vapeur installée au pied de la colline. C'est là que l'air est aspiré, puis refoulé dans un tuyau qui va, après un long trajet dans la galerie souterraine, actionner l'engin perforateur placé au fond de celle-ci.

Entrons dans ces lieux sombres et suivons notre guide dont la lampe ne jette autour de lui qu'une pâle lueur. Notre cortège offre un aspect bizarre ; l'un a noué son mouchoir en oreilles d'âne sur sa tête ; l'autre a retourné son habit qui laisse voir la doublure bariolée de ses manches ; un troisième a endossé la blouse d'un mineur, d'autres enfin se sont attifés de la façon la plus étrange pour se garantir de l'eau boueuse qui tombe de la voûte ou suinte le long des parois.

Nous avançons lentement, presque à tâtons dans ce trou humide et froid, impatients d'arriver au fond, de voir ce qui s'y passe et d'en ressortir..... Tout à coup un tapage infernal se fait entendre ; la perforatrice est en mouvement ; ses burins, frappant à coups précipités, s'acharnent à percer la roche où ils pénètrent, trois fois par jour, à la profondeur de 1 mètre 40.

Impossible d'échanger une parole avec son voisin, tant le bruit est assourdissant ; on se borne à regarder sans commentaires. Quelques instants s'écoulent ; les burins ont atteint la profondeur voulue, et nous rebroussons, suivis de la machine, qui roule sur de petits rails baignés par l'eau dans laquelle nous patageons à qui mieux mieux.

Rendus à la lumière, on reste longtemps sous le charme du magnifique panorama qui s'ouvre tout à coup et contraste si vivement avec l'étroite et sombre galerie. Crottés des pieds à la tête et vice-versà, nous ne pouvons nous regarder sans rire ; impossible de remettre à l'endroit les habits à l'envers ; rien de mieux à faire que d'attendre, assis à l'entrée du tunnel, que le soleil nous ait séchés.

Pendant cet intervalle, les ouvriers avaient chargé les trous de mine, auxquels nous ne songions plus.

..... Pan! pan!..... pan!..... Tous nos chapeaux, enlevés par l'air chassé violemment hors du tunnel, vont rouler au bas du talus.

Les deux sections du passage souterrain n'étaient plus séparées que par une épaisseur de 20 à 25 pieds ; dans quelques semaines, la dynamite aura fait son œuvre, et la pose des canaux sera complètement achevée.

On ne peut qu'admirer un si beau résultat et louer le courage de ceux qui se sont mis à la brèche dans cette colossale entreprise, si l'on songe aux difficultés de tout genre qu'ils ont rencontrées, si l'on songe enfin, à la vue de tants d'importants travaux, que le premier coup de pioche a été donné le 6 juin 1876, et qu'avant de le donner la société a eu à traiter avec trois cent cinquante-cinq propriétaires pour le passage de la canalisation!

Honneur donc à ces hommes de persévérance ; puisse cette eau leur être légère et leur attirer les sentiments de sympathie et de reconnaissance auxquels ils ont droit.

L. M.



Lè dou que font écrire l'ão z'anoncés.

Dein lo teimps iò l'étai onco lè menistrés qu'ap-pedzivon cliào que sè volliàvon mettrè la corda ào cou, dou z'amœirào que s'étiõnt décidà à fèrè lo grand chaut, alliron fèrè écrire l'ão z'anoncés. Quand l'est que furõnt à la tiura et que l'uron bailli l'ão lettrés dè bordzézi et l'ão z'estrail, lo menistrè pre onna folhie dè papai timbrá, d'on batz et l'é-prise : Il y a promesses de mariage entre . . . et pi lo resto. Quand vollie lè fèrè signi l'ão nom, ma fâi, motta ! ne saviont écrire ni l'on, ni l'autro ; et furon d'obedzi dè fèrè la crâi. Lo gaillá eimpougnè la plionma et fâ tant bin què mau dou batons ein travai l'on dè l'autro, vo sèdè : dè cliào batons coumeint font lè petits bouébo que vont à l'écoula quand lo régent l'ão minè lè dâi po l'ão z'appreindrè à écrire. Quand l'eut fini, passè la plionma à la gaupa, que fâ d'aboo coumeint li, et ein après le fâ onco on O déveron la crâi, que cein resseimbiàvè práo à 'na liquierna dè bateau à vapeu.

Quand l'est que furon frou dè tsi lo menistrè, la gourgardine fe à son lulu :

— Eh bin, tot parâi, po la plionma, y'ein sé mé què tè!

— Caise-tè, foula ! ne sâvein pas écrire ni l'on, ni l'autro ; n'as-tou pas assebin fé la crâi ?

— Binsu, mâ n'as-tou pas vu cé galé coucon que y'é fé tot d'éveron ?

— Oi ! Eh bin quiet ?

— Eh bin l'est cein qu'on lâi dit dè l'otographe, que te n'as rein su ein fèrè et chéret bin mè. Te vâi bin !



Mouton.

Le supplément littéraire du *Figaro* publie sous ce titre un article de M. Léon Gozlan, que nous avons lu avec beaucoup de plaisir et auquel nous nous permettons d'emprunter quelques passages. Il s'agit d'abord d'un étranger, d'un ancien capitaine décoré, se disant Italien, et qui, persécuté